

Bernard RORDORF est pasteur et professeur honoraire à la faculté de théologie de Genève. Auteur d'un ouvrage de théologie systématique intitulé *Tu ne te feras pas d'image. Prolégomènes à une théologie de l'amour de Dieu*, il est aussi grand connaisseur de la pensée de Jacques Ellul.

Bernard RORDORF

Jacques Ellul : déshonorer l'argent

Dans son étude sur *L'homme et l'argent*¹, Jacques Ellul prend pour point de départ une parole décisive de Jésus : « Nul ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon » (Mt 6,24). Mamon est un mot araméen qui signifie l'argent et qui en même temps le personnifie : il désigne l'argent comme une puissance, et même comme un prétendant à la divinité, puisqu'il peut être un maître comme l'est Dieu. Par cette parole, Jésus nous rend attentif à une puissance, c'est-à-dire une réalité qui a sa propre loi et qui dispose du pouvoir de faire agir selon cette loi ceux qu'elle domine.

Le terme de puissance appartient à la mythologie, mais pour Jacques Ellul, il indique la véritable dimension du combat auquel sont appelés les chrétiens, lequel ne vise pas, selon le texte de la lettre aux Ephésiens, « la chair et le sang », c'est-à-dire des êtres individuels, mais « les autorités, les puissances et les dominations de ce monde » (6,12). L'argent, en effet, obéit à une logique déterminée, qui s'oppose à la logique de Dieu, et il tend à nous faire agir selon cette logique. La question de l'argent n'est donc pas d'abord d'ordre moral : elle n'est pas de savoir si nous avons gagné honnêtement notre argent et si nous en faisons un bon usage ; elle est d'ordre spirituel : à quelle logique obéissons-nous dans notre rapport à l'argent ?

1. Jacques ELLUL, *L'homme et l'argent*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1954.

← Pièces en chocolat.

Pour saisir l'enjeu de cette question, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'œuvre abondante de Jacques Ellul, qui se distribue d'une part en études sociologiques et politiques, d'autre part en études théologiques et en commentaires bibliques, est tout entière vouée à une tâche de discernement, en vue d'élucider les défis que le monde moderne adresse aux chrétiens et les responsabilités spécifiques qui leur incombent face à ce monde. Ainsi, il ne s'agit pas pour Jacques Ellul d'étudier la technique, la propagande, la ville ou l'argent seulement de manière sociologique, mais toujours de manière à dégager aussi l'enjeu spirituel de ces réalités, l'avenir humain qu'elles projettent.

La conviction sous-jacente à toutes ces analyses est que les chrétiens ont, dans cette société contemporaine, quelque chose de spécifique à apporter, et qu'il est vital pour cette société elle-même qu'ils aient la capacité de le discerner et le courage d'en témoigner. Leur mission, en effet, consiste, selon la parole de Jésus, à être comme le sel dans la pâte, et dès lors il est essentiel, pour que le sel ne perde pas sa saveur, qu'ils ne se conforment pas au monde présent !

Ce qui caractérise la société contemporaine, dans cette perspective, c'est particulièrement une tendance à se fermer sur elle-même, dans une volonté de maîtrise qui fait qu'elle ne se projette vers un avenir que dans la mesure où elle peut en définir à l'avance les cordonnées. Or cette fermeture est mortelle pour l'humain, comme Jacques Ellul a cherché à le montrer à propos d'un phénomène majeur du monde moderne, la technique². Celle-ci, en effet, n'est pas simplement un ensemble d'outils ou d'instruments que l'on pourrait employer indifféremment pour le meilleur ou pour le pire.

La technique n'est pas neutre, car à partir d'un certain seuil, elle forme un système, tous ses éléments se correspondent mutuellement, s'impliquent les uns les autres, de sorte qu'elle tend à devenir indépendante des finalités humaines et à dicter elle-même aux hommes leurs finalités. Dès lors, ce n'est plus l'homme, mais la technique qui commande son propre développement, lequel s'inscrit dans une logique qui définit proprement l'esprit de la technique. Celui-ci impose partout une manière de penser qui envisage toutes choses, qu'il s'agisse du rapport à la nature, à la vie, à son propre corps, aux autres ou à la

2. Le premier grand livre de Jacques ELLUL s'intitule précisément *La technique, ou l'enjeu du siècle*, Armand Colin, 1954.

société, en termes de fonctionnement et qui étend par là à toutes ces réalités la même objectivation.

L'analyse de l'argent est conduite par Jacques Ellul dans la même perspective. L'argent, lui non plus, n'est pas une réalité neutre, il ne se réduit pas à une somme d'argent, représentant un certain pouvoir d'achat que l'on peut indifféremment utiliser d'une manière ou d'une autre. Tout d'abord, la réalité de l'argent est, aujourd'hui comme hier, inséparable de l'expérience de l'inégalité: c'est lui qui institue la différence entre riches et pauvres. Et, de la même manière que la technique, l'argent nous impose une manière de penser et d'agir qui correspond à sa logique propre et qui nous impose d'accepter cette inégalité. Il y a donc une illusion à ne voir dans l'argent qu'un simple moyen et n'envisager la question de l'argent qu'à travers celle de son usage. Quand il évoque la question de l'argent, Jésus n'en parle pas comme d'un moyen dont nous aurions la maîtrise, mais comme d'une puissance à laquelle l'homme est confronté et qui tend à l'asservir.

Pour Jésus, l'argent n'est pas un moyen dont nous aurions la maîtrise, mais une puissance qui tend à nous asservir.

Ce jugement sur la réalité de l'argent, qui se situe dans le prolongement de la critique prophétique des idoles, n'est pas seulement un avertissement de nature religieuse, il constitue aussi un principe de lucidité, qui doit nous rendre attentifs à la portée de certaines analyses de l'argent, à commencer par celle d'Aristote. Au chapitre 9 du premier livre de la *Politique*, Aristote donne une description des conditions dans lesquelles l'argent fut inventé. Dans la communauté familiale, l'échange n'a pas de raison d'être, mais il devient nécessaire dès que plusieurs familles coexistent: on échange alors, selon les besoins, des choses utiles contre d'autres choses utiles, par exemple du vin contre du blé, et cet échange entre voisins, qui relève du troc, n'est pas encore une forme de « chrématistique », c'est-à-dire une technique d'acquisition.

Cependant, ajoute Aristote, « c'est de lui qu'est sortie logiquement la chrématistique ». En effet, « quand on eut recours davantage à l'étranger pour importer ce dont on manquait et exporter ce qu'on avait en surplus, l'usage de la monnaie s'introduisit nécessairement »: seul un bien facile à manier, fixé

par convention, comme le fer ou l'argent, dont la valeur a été définie par la dimension et le poids, et bientôt par l'apposition d'une empreinte pour ne pas avoir à le peser chaque fois, rend les échanges possibles lorsque les intermédiaires se multiplient et qu'on ne se trouve plus dans les conditions du troc.

Mais la description d'Aristote ne s'arrête pas là. En effet, la monnaie, une fois inventée se révèle être une réalité dynamique. « La monnaie ayant été inventée pour répondre aux nécessités de l'échange, une autre forme de chrématistique apparut, le commerce, pratiqué d'abord de manière simple et ensuite, à travers l'expérience, d'une manière plus technique pour faire le profit le plus grand possible ». Ainsi, la monnaie, introduite comme moyen pour faciliter les échanges, suscite elle-même, une fois introduite, un nouveau mode d'échange, où la monnaie n'est plus moyen mais fin de l'échange.

L'argent soumet à une même échelle des biens qui dans leur diversité sont incomparables entre eux.

Cette description magistrale, qui marque précisément un seuil où l'économie change de nature, a été résumée par Marx en deux formules célèbres, dont la seconde définit le capitalisme : vendre pour acheter, acheter pour vendre (mais plus cher !). Et alors que la première forme d'échange, visant la satisfaction des besoins naturels, est aussi limitée par ceux-ci, l'économie commerciale, cherchant à maximiser le profit, est sans limite.

Pourtant l'analyse d'Aristote ne parvient pas à vraiment rendre compte de cette transformation du moyen en fin. C'est qu'il n'envisageait, et ne pouvait envisager l'argent que dans le cadre limité de l'échange, sans voir à quel point le mode de l'échange allait structurer toutes les relations sociales et à quel point ces relations allaient être transformées sous l'effet de la dynamique de l'argent. Pourtant, il est d'ores et déjà possible d'esquisser, à partir de ses analyses, la direction dans laquelle se situent ces transformations.

Aristote remarque en particulier que, pour faciliter l'échange, le recours à la monnaie a pour effet de mesurer la valeur de chaque chose comparativement à celle de toutes les autres : « Il est nécessaire que toutes les choses qui s'échangent soient en quelque façon commensurables entre elles. Et c'est à

cela qu'est venu servir la monnaie, comme une sorte de moyen terme, car elle mesure toutes choses, si bien que, évaluant le trop et le trop peu, elle permet d'établir combien de chaussures équivalent à une maison ou à de la nourriture »³. Mais par là, l'argent ne fait pas que faciliter les échanges, il les généralise : en créant une mesure commune pour tous les biens, il crée cette réalité nouvelle qui s'appelle un marché.

3. *Ethique à Nicomaque*, V, 8.

Comme moyen d'échange, l'argent devient ainsi une échelle d'évaluation de tous les biens susceptibles de faire l'objet d'un échange, et cela signifie qu'il soumet à une même échelle des biens qui dans leur diversité sont incomparables entre eux. Plus encore, il tend à envisager tous les biens dans la perspective de cette échelle d'évaluation, c'est-à-dire qu'il tend à intégrer au marché de plus en plus de biens, et même ceux dont on aurait pu penser qu'ils ne pouvaient faire l'objet d'une relation marchande. La puissance de l'argent se manifeste justement dans cette capacité de faire apparaître toute chose sous le rapport de cette relation d'achat et de vente. Comme le souligne Jacques Ellul : « Tel est le caractère que la puissance de l'argent impose au monde ».

Il suffit d'évoquer à cet égard l'ancienneté et la persistance (jusqu'à aujourd'hui) de l'esclavage pour dette⁴, ou encore l'étendue pour ainsi dire illimitée des phénomènes de corruption et, plus généralement, la pression considérable qui s'exerce sur les pauvres pour qu'ils acceptent n'importe quelle sorte de travail, ou de mettre leur ventre en location ou de vendre un organe qu'ils possèdent en double... La plupart d'entre nous avons les moyens pécuniaires et culturels pour savoir où doit ou devrait s'arrêter dans notre vie le règne de l'argent, mais qu'en est-il de celui ou celle qui ne les a pas ? Et en ce sens, une question décisive pour aujourd'hui, dans le contexte de la mondialisation, c'est-à-dire de l'extension universelle du marché, est bien celle des limites à opposer à la marchandisation de toutes choses.

4. On pense au cri du prophète Amos : « Ils ont vendu le juste pour de l'argent, et le pauvre pour une paire de souliers » (2,6).

L'argent n'est pas neutre, mais sa logique tend à la neutralisation de toutes choses. Au moment où il montre comment, dans l'économie marchande, la valeur d'échange se substitue à la valeur d'usage, Marx a cette formule remarquable : « La terre n'a plus que la signification de la rente foncière ». Et en effet, que signifient le paysage, la qualité de l'air et de l'eau,

pour celui qui se préoccupe de leur « mise en valeur »? Or le marché ne neutralise pas seulement les choses et les biens, il neutralise aussi les relations humaines. Dans les relations qui expriment une communauté, dans la famille ou dans l'amitié, c'est la personnalité de chacun qui est inappréciable, c'est-à-dire justement sans prix ; dans les relations marchandes, au contraire, seule importe la fonctionnalité des acteurs, ce qui signifie que tous sont les uns pour les autres substituables.

Et si les relations personnelles reposent sur une réciprocité désintéressée, sur la réciprocité du don, il n'en va pas de même du marché, où l'exigence de réciprocité ne va pas au delà de la transaction présente et de ses conséquences. Payer une marchandise, c'est éteindre toute autre obligation à l'égard du vendeur. Autant cette relative impersonnalité du marché a pu, naguère, être libératrice à l'égard des liens de dépendance personnelle propres au régime féodal, autant elle ne peut aujourd'hui déboucher sur autre chose qu'une mise en concurrence de tous à l'égard de tous, dont les conséquences sociales ne peuvent pas être ignorées : exacerbation de l'individualisme, fragilisation des liens de solidarité sans lesquels il ne saurait y avoir proprement de société humaine.

Un autre philosophe, Georg Simmel, dont la *Philosophie de l'argent* a paru en 1900, s'est attaché à rendre compte de l'omniprésence de l'argent dans la société moderne, en cherchant à rendre intelligible la transformation du moyen en fin sur laquelle repose en définitive sa puissance. L'argent est un moyen, il permet à tous moments, et quels que soient les objets en cause, de mesurer leur valeur et d'opérer leur échange. Il est donc radicalement polyvalent, et n'ayant aucun rapport de contenu avec les choses qu'il permet d'échanger, il ne sert qu'à l'échange. En quoi il est, selon Simmel, « l'outil le plus pur » : « Dans ses formes achevées, l'argent est le moyen absolu. D'une part il reçoit une détermination pleinement téléologique... et d'autre part il se limite à sa pure instrumentalité au regard des fins, aucune de celles-ci ne préjugeant de sa nature, si bien qu'il offre à la série téléologique comme un lieu de passage tout à fait indifférent »⁵.

5. Georg SIMMEL, *Philosophie de l'argent*, P.U.F., 1999, p. 244.

Dans la mesure où il n'a aucun rapport de contenu avec les objets de l'échange, l'argent n'est pas un bien parmi d'autres,

L'argent n'est pas un bien parmi d'autres, il est pure forme, il représente la forme même de l'échange.

il est pure forme, il représente la forme même de l'échange, la relativité de toutes les choses entre elles, et c'est en tant que tel qu'il rend possible l'extension infinie des échanges. Pour la même raison, l'argent s'est, au cours de son histoire, peu à peu dématérialisé, devenant un pur symbole sans valeur intrinsèque (billet de banque ou chèque), puis le corrélat d'une simple opération électronique: une carte de paiement ne symbolise pas l'argent, elle n'est qu'un pur moyen de transmettre des ordres de transferts de fonds. La logique de cette dématérialisation correspond exactement à la dynamique propre de l'argent, puisqu'elle consiste à ôter tout ce qui peut freiner sa circulation.

Cette pure instrumentalité fait la vraie valeur de l'argent. Comme le montre Simmel, elle ajoute à l'argent une valeur supplémentaire, un *superadditum*: une somme d'argent est utilisable de mille manières, elle donne par là à celui qui la possède une liberté de choix qui fait partie de sa valeur et qui qualifie l'argent comme l'avoir le plus important. « La valeur d'une somme d'argent particulière dépasse la valeur de chaque objet particulier obtainable en échange, car elle accorde la chance de choisir tel objet au lieu de tel autre, dans un cercle de dimension illimitée »⁶.

6. Ibid. p. 246.

En d'autres termes, l'inégalité est inscrite au cœur de l'échange: dans l'échange commercial ou salarial, c'est toujours⁷ le possesseur d'argent qui a un avantage sur celui qui vend un bien ou qui offre sa force de travail; c'est lui qui peut demander un rabais, car le vendeur perdrait plus à ne pas vendre sa marchandise que l'acheteur à garder son argent. En raison de ce *superadditum*, l'argent constitue ainsi un véritable pouvoir, et cela fait qu'il est désirable comme tel. Simmel en tire la conclusion: « Il est le moyen absolu qui, pour cette raison même, s'élève à la signification psychologique d'une fin absolue »⁸.

7. Sauf en cas de crise monétaire, lorsque plus personne n'a confiance dans la monnaie.

8. Ibid. p. 283.

L'argent est un pouvoir et il confère ce pouvoir à celui qui le possède. Pouvoir sur les autres d'une part. Incontestablement, la richesse confère un prestige social et, comme l'indique Simmel, « la fortune passe même pour une sorte de mérite moral; ce qui se traduit non seulement par la notion de respectabilité, ou

la manière de traiter les plus fortunés comme les « honnêtes gens », mais encore par le fait de traiter le pauvre comme s'il était coupable »⁹. Dans le même esprit, Adam Smith intitulait déjà un des chapitres de sa *Théorie des sentiments moraux* : « De la corruption de nos sentiments moraux, résultant de notre disposition à admirer les riches et les grands, et à mépriser ou à négliger les personnes pauvres et misérables ».

9. Ibid. p. 254.

On remarquera l'équivalence entre riche et grand, pauvre et misérable. A l'inverse, la critique prophétique récuse cette justification des riches du seul fait de leur fortune, et lorsque le marchand s'enorgueillit : « A la vérité, je me suis enrichi, j'ai acquis de la fortune, mais c'est entièrement le produit de mon travail, on ne trouvera chez moi ni tromperie ni aucun crime », le prophète Osée (12,9) dénonce l'utilisation de fausses balances.

Pouvoir sur les choses d'autre part. En tant qu'il est moyen absolu, l'argent, quand on le possède, permet d'obtenir tout ce que l'on désire et, en vertu de ce que Simmel appelle « l'expansion psychologique des qualités », il se voit revêtu de toutes les qualités des fins qu'il permet d'atteindre. On comprend alors qu'il puisse être purement recherché pour lui-même : le but n'est plus alors la satisfaction de tel ou tel désir, de tel ou tel besoin, mais la possession de l'argent lui-même, comme garantie et pouvoir de cette satisfaction. L'argent devient alors l'objet de la « convoitise finale », et dès lors « tout est coloré par l'intérêt pour l'argent : l'apparence générale de la vie, les relations humaines, la civilisation objective »¹⁰.

10. Ibid. p. 281.

La nature de cette convoitise apparaît de manière particulièrement claire dans les « dégénérescences pathologiques de l'intérêt monétaire » que sont, entre autres, l'avarice et la prodigalité. Ce que recherche l'avare, c'est la « pure puissance » de l'argent, détachée de la jouissance qu'il apporte. « La forme la plus pure de l'avarice est celle où la volonté ne va pas au delà de l'argent, ne le traite pas non plus comme un moyen d'obtenir autre chose, mais ressent la puissance qu'il représente, justement en tant qu'argent non dépensé, comme une valeur définitive et absolument satisfaisante »¹¹. Quant au prodigue, lui non plus n'est pas intéressé par ce que l'argent permet d'obtenir, même s'il le dépense. Ce n'est pas de cela qu'il jouit, mais de la mise en spectacle de la puissance que l'argent représente, et en ce sens,

11. Ibid. p. 293.

comme le souligne avec raison Simmel, la prodigalité n'implique aucune générosité.

Cette opposition entre la prodigalité et la générosité nous ramène à l'idée de deux logiques antagonistes et irréconciliables, telle qu'elle est impliquée dans la parole de Jésus sur Dieu et Mammon. Dans l'évangile de Luc, cette parole est placée en conclusion d'une parabole (16,1-13) qui est intitulée, selon les traductions, de manière variable : parabole de l'économe infidèle, parabole du gérant habile... Cette hésitation dans la manière de comprendre le sens de la parabole témoigne de l'embarras que suscitent les félicitations que le maître adresse à la fin au serviteur accusé de dilapider ses biens. Pourtant le sens de cette accusation est clair : le serviteur est un filou, il s'enrichit aux dépens de son maître, et la connaissance des réalités sociales et économiques de l'époque permet de comprendre comment. L'intendant d'un domaine n'était pas rémunéré pour sa tâche, il se dédommageait en prenant une commission sur les transactions. Et si nous lisons la parabole, nous voyons que cette commission pouvait être extrêmement confortable : par exemple, quand il livrait 80 mesures de blé, il se faisait payer la valeur de 100, et quand il livrait 50 jarres d'huile, la valeur de 100. Ce sont à la vérité des taux usuriers, mais si on les compare avec la pratique des collecteurs d'impôts qui eux aussi vivaient des commissions qu'ils prélevaient¹², il ne faut pas trop s'en étonner.

12. On songe bien entendu à Zachée (Lc 19,1-9), qui se propose de donner la moitié de ses biens aux pauvres et de rendre le quadruple à ceux auxquels il a fait tort.

Mais voici que se produit un coup de théâtre, l'intendant perd sa place. S'il ne veut pas tout perdre et être obligé de mendier, il faut qu'il agisse, qu'il fasse preuve d'audace : il renverse sa manière de faire et restitue l'argent de l'usure, ce que le texte appelle, traduit littéralement, « le Mammon d'injustice ». Mais du même coup il transforme la nature de l'échange. Comme on l'a vu, la nature de l'échange marchand consiste à obtenir un bénéfice, le plus grand possible, ce qui ne va jamais sans un minimum de dissimulation. Maintenant, il s'agit pour l'intendant aux abois de se faire des amis, c'est-à-dire d'agir à l'égard de ses partenaires selon la logique des relations personnelles. Or ces relations n'existent pas sans justice ni sans générosité.

Pour saisir la portée de ce renversement, une autre parole de Jésus est éclairante : « Gardez-vous de toute avidité ; ce n'est pas du fait qu'un homme est riche qu'il a sa vie garantie par ses

biens » (Lc 12,15). Le terme qui est ici traduit par avidité est en grec *pleonexia*, c'est-à-dire le fait de désirer toujours plus, ce qui caractérise précisément le désir d'argent. Au contraire, la vie est donnée, elle ne peut donc jamais être gagnée ni garantie par une quelconque possession. La fidélité à la vie suppose ainsi une autre logique, qui est celle de la gratuité et du don.

La question que nous renvoie la parole de l'intendant est de savoir si nous sommes dignes de confiance face au Mamon d'injustice. Tous nous sommes confrontés à la réalité de l'argent, et face à cette réalité, l'enjeu n'est pas d'abord d'ordre moral, mais d'ordre spirituel, car il est de savoir en quoi nous plaçons notre confiance. Au regard de l'Évangile, celui qui met sa confiance dans l'argent n'est pas digne de confiance de la part des autres ni de la part de Dieu, car il obéit à une logique qui ne conduit pas à la vie, mais à la mort. Pourtant, personne n'échappe à la réalité de l'argent, puisque nous avons tous besoin d'argent pour vivre. Mais ce que nous pouvons, ce qui est notre responsabilité, c'est de faire pénétrer, autant que possible, de la gratuité dans ce monde structuré par l'argent.

Jacques Ellul ne se lasse pas de dire que la seule manière de briser la puissance de l'argent, c'est d'apprendre à le donner. Donner, voilà ce qui va à l'encontre de la logique de l'argent, car cela consiste proprement à *déshonorer* l'argent, à ne pas se laisser impressionner par lui, à être libre à l'égard de la puissance de l'argent. L'apôtre Paul témoigne de cette liberté quand il écrit qu'il a appris « à vivre dans l'abondance comme dans la pauvreté » (Ph 4,12), ou quand il recommande aux Corinthiens d'user de ce qu'ils achètent « comme ne possédant pas » et à tirer profit de ce monde « comme n'en profitant pas vraiment » (1 Co 7,30-31). De cette manière, en effet, l'argent reste à sa place de moyen, subordonné à la question des fins auxquelles il peut concrètement servir.

La seule manière de briser la puissance de l'argent, c'est d'apprendre à le donner.

« Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » demande Jésus à ses disciples (Mt 10,8). En d'autres termes : un don vous précède, vivez dans l'esprit de ce don. Car nous ne pouvons donner gratuitement qu'à la condition de découvrir et de recevoir notre propre vie comme sous-tendue par un don. Dieu donne gratuitement, et cela signifie qu'il ne donne pas pour

que nous lui rendions, mais pour que nous donnions plus loin, pour que nous vivions et transmettions l'esprit de la gratuité. Donner vraiment, ne consiste pas seulement à donner quelque chose, mais à donner avec cette chose l'esprit du don.

Le serviteur impitoyable de la parabole (Mt 18,23-35), auquel son maître a remis une dette conséquente, et qui refuse de remettre une dette bien plus petite à l'un de ses compagnons manifeste par sa dureté qu'il n'a pas vraiment reçu comme un don ce que le maître lui a remis, puisqu'il ne veut pas être fidèle à l'esprit de ce don et qu'il obéit toujours à l'esprit du gain et de l'appropriation. Pour cette raison, l'orientation spirituelle de notre vie se révèle dans la manière dont nous nous comportons à l'égard des autres et spécialement des plus petits et des pauvres. Devant le pauvre, la réalité de l'argent éclate, parce que le pauvre est la créature de la puissance de l'argent. Ainsi, c'est devant le pauvre que se manifeste la question que Dieu nous pose quant à notre rapport à l'argent.

Bernard RORDORF